

Entre Jésus et Boudha

Jean Bédard

Number 10, Fall 2006

L'instant au fil des jours : l'oeuvre d'Yvon Rivard

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2406ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bédard, J. (2006). Entre Jésus et Boudha. *Contre-jour*, (10), 177–184.

Entre Jésus et Boudha

Jean Bédard

J'ai lu avidement le dernier-né de la trilogie du professeur de littérature Yvon Rivard. Une lecture qui fut pour moi une lame franche, délicieuse et lumineuse s'insérant doucement dans mon cœur, pour y extraire des sentiments oubliés et des vérités dangereuses. J'avais parcouru (assez distraitement, je l'avoue) *Les silences du corbeau* et *Le milieu du jour*. C'est dans *Le siècle de Jeanne* que tout s'éclaira (je suis décidément lent d'esprit). Non seulement monsieur Rivard est un grand écrivain (on l'a dit), mais c'est un perceur de chemin (on ne l'a pas assez dit).

Bouddha, de la caste des guerriers et de la lignée des Gautama, quitta femme et enfants, s'éloigna du premier fleuve, le désir, et s'éveilla dans le deuxième fleuve, l'amour. Hanté par le problème de la souffrance et de la mort, c'est-à-dire par le problème du temps, il s'immobilisa dans l'instant. Il prononça son premier sermon au nord de Bénarès. À un âge vénérable, il s'est dissolu dans l'insondable.

Yvon, de la caste des chats et de la lignée des Rivard, quitta la solitude des forêts, plongea immédiatement dans le deuxième fleuve, l'amour... en le confondant avec le premier fleuve, le désir. Ce qui mélangea tout. Hanté par le problème de la souffrance, il erra, le cœur grand ouvert, parmi les femmes pour en obtenir amour et enfant. Il s'éveilla dans le premier

fleuve, le désir. À un âge déjà vénérable, il recherche toujours le centre immobile du monde dans les profondeurs du mouvement. Il a écrit le premier livre de sa trilogie tout près de Bénarès. Il ne s'est pas dissous dans l'insondable, il est donc un des nôtres, un homme du Québec, c'est-à-dire un « survenant », un errant, toujours ailleurs en train de chercher ses racines.

Si j'ai bien compris la trilogie, l'élève (Yvon Rivard lui-même) s'en alla aux Indes (*Les silences du corbeau*) pour laver son linge sale. Il y purifia ses yeux, entra en tentation de suivre un maître, s'amusa du sacrifice de l'intelligence dans les sentiers tout faits des écoles « spirituelles ». Néanmoins, il retira des Indes l'idéal de Bouddha (la fusion dans l'instant). Aidé de Virginia Woolf, il inversa point par point la doctrine du suicide des désirs. Il épousa même la flèche de Cupidon. Il prit résolument le chemin de l'incarnation. Il découvrit que la flèche de Cupidon n'est pas une flèche mais une aiguille qui va d'un cœur à l'autre coudre tous les morceaux du monde, car il faut chaque jour refaire le tissu. Sincèrement, maître (ce mot est évidemment le sourire de l'élève Bédard) Rivard est aujourd'hui cher à mes yeux, une sorte de Maître Eckhart du midi, un médiateur entre les grains du temps. Je le soupçonne même d'arriver à temps à l'heure de sa propre mort, ce qui est l'exploit visé par toute conscience éveillée.

Bouddha considérait que le bonheur pouvait s'obtenir par la dissolution de la souffrance, l'extinction de toute nostalgie dans la compassion et de toute mélancolie dans la placidité. Il s'agirait de se détacher du passé et de l'avenir pour embrasser l'instant, il s'agirait de rapatrier tout l'espace dans le même mandala (l'espace n'est jamais rien d'autre que de la mémoire, c'est-à-dire du temps retourné sur lui-même).

Rivard, au contraire, a voulu débiter avec l'aphorisme d'Euripide : « Or, les enfants sont les âmes de tous les hommes. Celui-là qui ne l'apprit point souffre certes moins, mais son bien-être n'est que bonheur manqué. » Rivard part à la recherche du même but que Bouddha, mais en allant en direction inverse. Il lave ses yeux dans le regard de Jeanne (l'enfant) jusqu'à atteindre le regard parfait de Charlotte (le chat). Il arrive à la « solitude tragique de l'instant ». J'avoue préférer le bonheur saturé de désir (et

donc d'emmerdements) qui compose la trame d'Alexandre (le narrateur du roman), à l'absence de souffrance. Oui ! mais à la condition, comme le fait si bien Alexandre, de danser entre les cordes du tragique avec la légèreté d'une conscience d'enfant. Je me suis toujours dit que si Jésus pouvait couler dans le fleuve de Bouddha et inversement, on en arriverait à aimer le désir... qui est le préambule de l'amour... qui est le préambule de la compassion pour soi... qui est le préambule de la compassion pour autrui... d'où surgira la paix dont nous avons tant besoin. C'est cela *Le siècle de Jeanne*.

Alexandre raconte qu'un soir brumeux, il a confondu le mouvement du ciel avec le mouvement du fleuve. Il a vu le fleuve primaire (l'amour) couler vers la mer au-dessus du fleuve secondaire (le désir) qu'il a toujours cru se remplir de mer (plutôt que se vider des eaux usées des grandes villes crachantes faisant le siège autour des Grands Lacs). Et je crois que c'est très juste. Il y a dans le cœur humain deux grands fleuves coulant l'un dans l'autre. L'un va vers la mer (l'amour), l'autre vers la source (le désir). D'une part le cœur veut se perdre dans l'infini, c'est le mouvement de l'amour, d'autre part, ce même cœur veut se retrouver dans sa source intérieure, son enracinement ultime, c'est le chemin du désir. Les hommes et les femmes que nous sommes se débattent entre les deux, entre le commencement, c'est-à-dire la source, et la fin, c'est-à-dire la mer. Les femmes et les hommes ne sont jamais aussi plongés dans la mer que lorsqu'ils se noient dans la source, là où se baigne Jeanne, l'enfant, le commencement. Car qui est Jeanne ? Elle est l'enfant qui regarde les bateaux, les vagues et les vaches en affirmant comme Virginia Woolf : « Ça, c'est un bateau ; ça, c'est une vague ; ça, c'est une vache » (le parfait contraire de la publicité des Caisses populaires Desjardins : ceci n'est pas ceci, ceci est cela). Sauf que l'homme n'arrive à l'enfant que s'il est d'abord purifié dans la femme, purifié dans le désir de l'amour, c'est-à-dire entre le plaisir et la souffrance, c'est-à-dire dans la vie pleinement humaine (car Bouddha, c'est l'homme qui devint Dieu, Jésus, c'est Dieu qui devint homme, Rivard, c'est Bouddha et Jésus qui se fondent tous les deux dans le cœur humain). Ce qu'il importe de saisir dans cette métaphysique qui peut paraître compliquée, c'est que Rivard met toute son énergie à nous réconcilier avec notre nature de

fleuve liant le commencement et la fin, à nous réconcilier avec le temps. Et c'est par sa propre révolte contre ce temps qu'il veut nous réconcilier. On se dit, tout irait bien chez Alexandre s'il se mettait à aimer le lien entre le commencement et la fin, s'il se mettait à aimer lier l'enfant à la femme. On se dit, moi, je vais aimer vivre cela, la tension entre la femme et l'enfant (ces deux êtres qu'a quittés Bouddha).

Pour Alexandre (le grand-père de Jeanne), la route du désir amoureux n'a pas été facile (*Le milieu du jour*). Le triangle amoureux, c'est-à-dire l'incapacité de réconcilier le désir et l'amour, déchire le cœur, ouvre des failles, et c'est là dans l'usure que se détache enfin l'image de Jeanne, mais surtout l'image de l'amour de Jeanne pour les choses terrestres.

C'est vrai, on l'a dit, on le dira, le scénario de la trilogie est étriqué, tout le contraire d'une ligne droite entre deux points. Mais dans le mouvement s'ouvrent tellement de phrases belles et vraies qu'au fil de la lecture, je voulais me perdre avant le point final. En effet, je devenais « quelqu'un qui reçoit chaque matin le monde comme une pelote de lumière et d'ombres déposée sur le rebord de la fenêtre, pour le plaisir et la patience de l'œil qui en démêlera les fils jusqu'au crépuscule ».

Schéma du scénario. Temps un : tout le chantier s'installe avec grande promesse d'élever un phare très haut pour voir très loin. Temps deux : on creuse pour faire une fondation. Temps trois : en creusant, on découvre des trésors archéologiques, des souvenirs phosphorescents qui éclairent tout. On oublie qu'il s'agissait de fabriquer un phare. On trouve la lumière dans les rides de la vie... Et le visage éclatant de Jeanne apparaît. On ne pense plus à faire du futur (obsession habituelle du roman), on entre en lui dans sa plus lumineuse apparence : l'enfant (si le souvenir est la concentration du passé dans le présent, l'enfant est la concentration du futur dans ce même présent, alors imaginez un roman où l'enfant surgit des souvenirs et vous avez *Le siècle de Jeanne*).

Pourquoi un scénario qui commence avec la promesse de l'enfant et qui finit par la mort de son arrière-grand-mère constitue-t-il l'archétype par excellence de la vie humaine ? C'est que Rivard nous fait découvrir à travers son œuvre une vérité toute pure et que j'estime être la plus

belle du monde : il est impossible de faire une montagne sans creuser un grand trou. Il s'ensuit que ceux qui creusent des trous élèvent de très hauts phares, alors que tous les constructeurs de Babel n'ont laissé que de grands trous. En termes « rivardiens » : un enfant, ça creuse un trou dans le cœur, surtout quand ça détruit sa vie par drogue, alcool ou autres soumissions. Et de ce gouffre (Alice, la fille d'Alexandre) sort l'enfant-phare (Jeanne). On se met à aimer toutes ces femmes, ces « creuseuses » de trous qui ont réussi à élever notre conscience à la hauteur nécessaire pour confondre le fleuve du ciel avec celui de la terre. Il ne s'agit sans doute pas d'une confusion, mais de la rupture du barrage construit précisément pour éloigner les dieux des hommes (barrage appelé « religion » ou « idéalisme » par ceux qui regardent de bas en haut et « athéisme » ou « matérialisme » par ceux qui regardent de haut en bas). On n'a plus le goût de cette dispute. Tout nous révèle que l'enfant est né et s'émerveille.

Morale du scénario : celui qui veut atteindre l'instant (comme Yvon Rivard, comme Alexandre) se disperse complètement en chemin (et tant mieux, car l'instant s'est justement ouvert dans tout l'espace et tous les temps). Dans *Le siècle de Jeanne*, entre deux points aussi rapprochés dans le temps que le déjeuner et la brosse à dents, il y a au moins vingt pages de méditation sur le moment où, enfin, on ne méditera plus. Et pour en ajouter, les phrases roulent comme des ruisseaux sur des dizaines de virgules avant de se fracasser sur un point, à la manière de ces écumes qui tentent de remonter le courant de tous leurs doigts blancs. Mais le temps passe finalement à travers tous les barrages que dresse devant lui l'imagination créatrice de l'auteur, et on finit par atteindre l'horrible mot FIN. On lève les yeux et la mer est là dans la fenêtre (car il est si tard que le fleuve du ciel s'est collé aux vitres).

Alors, d'un coup, on se rend compte que le meilleur de la vie est entre les événements. Si on arrivait à prolonger l'attardement (la littérature), on finirait par ne plus mourir. Ou plutôt, si on arrivait à faire éclater les instants (l'art d'écrire), on arriverait à mourir plus souvent et donc, moins complètement. Cette boursoufflure entre les actions (l'écriture) n'est rien d'autre que le fleuve qui unit les deux fleuves (pardonnez-moi de revenir à Platon). C'est là que se forme la réalité. Écrire, c'est faire entrer dans la

réalité des êtres timides mais vrais dont l'atroupement un jour effacera ce faux monde grouillant d'honneur, de pouvoir et de haine. Un écrivain, c'est celui qui meurt dans son écriture, qui remplace sa vie inutile par un livre utile afin de faire entrer en tout temps et en tout lieu des personnages qui reprendront enfin la terre, qui l'arracheront aux mains des usurpateurs, maniaques de la mort qui grouillent dans nos corps frustrés et nos cités malades.

Cependant, Alexandre, c'est Yvon Rivard, Françoise, Clara, les deux femmes jamais atteintes, Alice, sa fille, Jeanne, sa petite fille. Soyons plus précis, *Le siècle de Jeanne*, c'était Yvon Rivard. *Le siècle de Jeanne* n'est pas juste un roman, mais une pince de décarcération visant à extraire l'homme Yvon Rivard du vagabond errant, Alexandre. Un peu avant la centième page, ému par cette acceptation de soi, je me suis demandé si j'en viendrais, moi aussi, à vouloir retrouver ce pauvre enfant que j'ai abandonné à dix ou douze ans sur la rue Alma (Montréal, quartier de la Petite-Patrie). De temps en temps, je jette un coup d'œil sur lui. C'est vers la fin du roman que j'ai commencé à comprendre que pour me faire sortir de mon passé, il fallait que j'aie me chercher, ici maintenant dans ma sensibilité d'enfant. Tel est au fond le pouvoir de ce roman, il ramène le philosophe sur terre, dans l'intuition de l'enfant.

Une des thèses d'Yvon, c'est que l'ex-istence consiste, évidemment, à « jouer dehors » (Bouddha est d'accord là-dessus). À force de jouer dehors, on finit par « s'enfermer dehors » (Bouddha est toujours d'accord). Mais que c'est justement cela le bonheur, car c'est dehors qu'on arrive à fabriquer assez de dedans pour tout contenir. On a ri longtemps de saint Augustin qui voulait, disait-on, faire entrer tout l'océan dans un petit trou creusé dans le sable. Yvon Rivard l'a fait. Une petite goutte d'eau contient déjà l'essence de l'eau, et avec l'essence de l'eau on peut effectivement faire entrer tout un océan en soi. C'est l'art de l'écrivain.

Des exemples ? Je cite :

En fait je me rendais compte que mon bonheur du matin au petit déjeuner était aussi intense que fragile, qu'il était menacé de toutes parts, comme l'instant qui doit repousser constamment les attaques du passé et de l'avenir pour mieux les contenir, et qu'il ne fallait

pas trop longtemps rester seul si on ne voulait pas que ce bonheur se change en une immense tristesse, qu'il fallait en quelque sorte être distrait du bonheur pour pouvoir être heureux, et c'est pour cela qu'il fallait toujours vivre, d'une façon ou d'une autre, en pensée ou en réalité, avec quelqu'un, pour oublier qu'on est heureux (s'inventer, au besoin, des tâches difficiles, des conflits à résoudre, des désaccords) et se souvenir tout à coup ensemble de cette pure merveille d'être là ensemble à ne rien faire d'autre, malgré les apparences, qu'être cela qui marche, respire, aime et s'évanouit presque, tant est grande la beauté de l'autre, des enfants, des papillons, des rues et des trottoirs.

Maître Eckhart disait que l'âme vit entre un et deux. Je crois que *Le siècle de Jeanne* est la démonstration parfaite que le bonheur n'est pas l'absence de la souffrance, mais la saturation du cœur par tout ce qui existe, c'est-à-dire, par tout ce qui erre entre un et deux. Yvon Rivard écrit : « Les géants qui se disputent notre être, l'ancien et le nouveau, le dehors et le dedans, le commencement et la fin », ces géants étirent en réalité notre substance pour qu'elle puisse tout contenir dans un seul instant de conscience, dont le propre justement repose dans l'imperfection « aussi ronde que la terre, aussi lourde qu'un fruit ».

« J'étais tellement heureux d'exister qu'à un moment j'ai pensé que, si je devais mourir maintenant, cela ne ferait aucun bruit, aucune tache, aucun trou dans l'être. » C'est ce que j'ai éprouvé en de très nombreuses pages de ce livre. Je me suis senti soudé à la vérité.

Le triangle amoureux du *Milieu du jour* était enfin résolu :

C'est pour avoir opposé le passé et le présent que j'ai été si longtemps divisé entre Clara et Françoise. J'aurais dû faire ce que Clara m'avait dit un jour dans un de ces moments où la souffrance s'abolit dans la lucidité : « mais pourquoi ne nous aimes-tu pas toutes les deux ? » Si au lieu de douter de cet amour qui me portait vers elles, qui réapparaissait suspect parce que divisé, j'avais pris le risque de m'y abandonner, très tôt je suppose, j'aurais choisi de vivre avec l'une ou avec l'autre, et tout l'amour pour celle que j'aurais quittée aurait grandi dans l'amour pour celle que j'aurais choisie, de sorte que l'autre, même absente, aurait reçu cet amour.

Mais le plus élevé de la sublimation du triangle reste la découverte de son enfance dans les deux enfants d'Alexandre. Je dis bien deux. Oui, l'enfant d'Alexandre et de Françoise, c'est Alice (le creux) et l'enfant d'Alice, c'est Jeanne (le phare). Mais ce n'est là que le ressac. Alexandre eut aussi un autre enfant, celui-là arraché de son cœur pour l'amour de Clara. En effet, le couple adopta un enfant mort et bien enterré dans un cimetière. Par un acte d'amour désespéré, ils le ressuscitèrent. Et finalement, c'est cet enfant qui est le plus présent. Il est présent dans toutes les absences de Jeanne. Car il faut savoir que dans ce roman sur Jeanne, il y a très peu de contacts avec Jeanne, tout est médiatisé par l'absence, par l'écriture, par les cartes postales (dont l'essence est d'être des prières avortées). Mais l'enfant ressuscité toujours présent par son absence est la seule prière exaucée, l'enfant vibrant de Clara et d'Alexandre.

Finalement ces deux enfants qui font tourner la corde, chacune de son côté du monde, nous font danser tout le long du roman. On sent qu'un nouvel amour se profile : Béatrice. Un amour qui tentera de réconcilier l'enfant et la femme en une seule personne et d'échapper ainsi à la mort. Et voilà cette belle thèse : le seul moyen d'échapper à la mort, c'est d'égrener la mort à mesure, c'est faire rouler un fleuve dans l'autre, comme on remonte à la course un escalier roulant qui descend (en quittant chaque marche qui s'enfoncé). Bref, Béatrice béatifiera encore une fois le désir dans un amour qui exigera à nouveau un abandon. Car le malheur dans lequel Alexandre trouve toujours le bonheur, c'est la « désynchronicité » du désir et de l'amour. Tout l'univers est une désynchronisation de phénomènes qui autrement ne seraient qu'un instant, certes éternel, immobile, mais fatal à la conscience. Mais une désynchronisation reste le préambule incontournable d'une harmonie (qui est la répartition proportionnée des instants arrachés les uns aux autres). Alors moi, je jubile déjà de lire cet autre roman, celui d'un amour enfin fondu dans son désir. Un récit qui ne se refuse plus. Une réconciliation sereine. Virginia Woolf enlevant les pierres qu'elle avait mises dans son manteau, sortant de la rivière où elle voulait rendre l'âme, un roman qui serait un dé-suicide, la découverte que la durée et la croissance sont les axes horizontaux de tout instant qui veut jouir de lui-même sans en mourir.